

Introduction

Une histoire de l'histoire des féministes de la première vague

Christine BARD¹

« Nous qui sommes sans passé, les femmes, nous sommes le continent noir » : combien de fois l'hymne du MLF aura-t-il répandu cette mauvaise nouvelle ? Lorsque le mouvement de libération des femmes se forme en 1970, les militantes ignorent tout des luttes qui ont existé avant elles². Leur identification au féminisme ne va d'ailleurs pas de soi : le mot, un peu désuet, renvoie à l'image sépia de la suffragette ; il parle d'émancipation et non de libération ; il évoque des droits à conquérir quand on voudrait changer la vie ici et maintenant. Il reviendra toutefois dans le vocabulaire courant. Ce néoféminisme est en réalité une deuxième vague, comme l'apprendront les recherches sur les féminismes du passé.

Le temps des découvertes : les années 1970

Une petite bibliothèque nichée dans les combles de la mairie du 5^e arrondissement, délicieusement vieillotte, la bibliothèque Marguerite Durand, conserve alors la « mémoire » du féminisme³. Son public rajeunit et change : quelques années après Mai 68, des étudiantes viennent, certaines se lancent même dans des thèses universitaires. Pour nourrir les curiosités, les publications anciennes sont peu nombreuses sur l'histoire du féminisme, mais elles existent. On y trouve les ouvrages de Léon Abensour, Li Dzeh-Djen, Marguerite Thibert, Jules Puech, Jeanne Bouvier, Édith Thomas...

Le domaine de recherche en train de se constituer n'est évidemment pas réservé aux universitaires, bien au contraire. L'Université est en retard : Michelle Perrot ne manquera pas de le souligner, rappelant combien le féminisme était un

1. Je remercie Corinne Bouchoux, Frédérique El Amrani et Frédérique Le Nan pour leurs suggestions sur cette introduction.
2. PICQ F., *Libération des femmes. Les années-mouvement*, Paris, Le Seuil, 1993.
3. BARD C., METZ A. et NEVEU V. (dir.), *Guide des sources de l'histoire du féminisme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2006. La bibliothèque Marguerite Durand a été fondée en 1932 grâce à Marguerite Durand qui fit don à la ville de Paris des collections qu'elle avait constituées tout au long de sa vie de féministe, à partir de 1896. C'est dans cette bibliothèque qu'elle mourut en 1936 à 72 ans.

non-objet pour les mandarins de son temps⁴. C'est un journaliste, Jean Rabaut, qui se taille la part du lion auprès du grand public avec *Histoire des féminismes français* (1978) et *Féministes à la Belle Époque* (1985). Sa plume ironique laisse percer son animosité à l'égard du « féminisme bourgeois ». Il fait un cas particulier de la fondatrice du quotidien *La Fronde*, Marguerite Durand, en lui consacrant une biographie (publication posthume, 1996). Huguette Bouchardeau, responsable « Femmes » du PSU, éveille l'intérêt pour le féminisme du début du xx^e siècle avec son ouvrage *Pas d'histoire, les femmes* (1977) et une collection « Mémoire des femmes » chez Syros, codirigée par l'archiviste-historienne Odile Krakovitch. Cette histoire engagée, qui se veut utile au temps présent, donne à lire des sources méconnues, rééditées pour la première fois, à travers une sélection judicieuse. De longues introductions font découvrir les principales figures du féminisme de la III^e République : Hubertine Auclert, Hélène Brion, Madeleine Pelletier, Maria Deraismes, Paule Minck, Nelly Roussel.

Pour une mise en récit plus large, l'ouvrage de référence est celui d'Albistur et Armogathe : *Histoire des féminismes français du Moyen Âge à nos jours*, publié en deux volumes aux éditions des femmes en 1977. On doit à Maïté Albistur le classement des archives de Marie-Louise Bouglé à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, essentielles à la connaissance du féminisme radical. Le féminisme est ici avant tout un mouvement collectif, jalonné par ses traces théoriques et littéraires. Le collectif l'emporte aussi pour Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard, qui, dans le sillage de la sociologue Madeleine Guilbert, fait l'histoire du féminisme à travers ses rapports avec le mouvement ouvrier. Chez Charles Sowerwine, l'historien des femmes socialistes en France, l'intérêt pour les parcours individuels est manifeste. Il révèle la fascinante Madeleine Pelletier, à laquelle il consacra plus tard une biographie⁵. La philosophe et historienne féministe Geneviève Fraisse, à la même époque, s'intéresse à la condition des domestiques – on retrouve encore le tropisme « sexe et classe » –, puis ose un pas de côté avec une biographie, celle de Clémence Royer, intellectuelle, libre penseuse, traductrice de Darwin, féministe⁶. Mais nous sommes déjà en 1985, et Geneviève Fraisse inaugure une carrière académique, au CNRS, dédiée à la pensée féministe.

L'historien Francis Ronsin (université de Paris VII), dans les pas de l'iconoclaste Roger-Henry Guerrand, étudie le mouvement néo-malthusien. Ce mouvement est alors spontanément associé au féminisme. Pourtant, s'il est proche des

4. Cf. entre autres, PERROT M., *Mon histoire des femmes*, Paris, Le Seuil, 2006.

5. ZYLBERBERG-HOCQUARD M.-H., *Féminisme et Syndicalisme en France*, Paris, Anthropos, 1978 et SOWERWINE C., *Les Femmes et le socialisme* [trad.], Paris, Presses de la FNSP, 1978 et SOWERWINE C., et MAIGNIEN C., *Madeleine Pelletier, une féministe dans l'arène politique*, Paris, Éditions ouvrières, 1992 (qui paraît peu après l'ouvrage de Felicia Gordon, *The Integral Feminist, Madeleine Pelletier, 1874-1939: Feminism, Socialism and Medicine*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1990, et en même temps que le colloque : BARD C. (dir.), *Madeleine Pelletier (1874-1939). Logique et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Paris, Côté-Femmes, 1992).

6. *Femmes toutes mains. Essai sur le service domestique*, Paris, Le Seuil, 1979 puis *Clémence Royer, philosophe et femme de sciences*, Paris, La Découverte, 1985. Geneviève Fraisse écrit un des premiers articles réflexifs sur l'histoire du féminisme dans « Singularité féministe : historiographie critique de l'histoire du féminisme en France », in M. PERROT (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Paris, Rivages, 1984, p. 189-204.

grandes revendications de la deuxième vague, il est en totale opposition avec la première, hostile à la morale sexuelle libertaire et acquise aux thèses natalistes. Les exceptions attirent l'attention : Madeleine Pelletier, Nelly Roussel. En 1980, Francis Ronsin publie sa thèse : *La Grève des ventres. Propagande néo-malthusienne et baisse de la natalité en France XIX^e-XX^e siècles*. C'est un travail fondateur pour l'histoire des sexualités sous l'angle des luttes militantes. Des figures s'en dégagent : Paul Robin, Eugène et Jeanne Humbert (à laquelle il consacra, plus tard, une biographie).

De son côté, dès 1971, à l'université de Nanterre, Anne-Marie Sohn soutient une thèse d'histoire, dirigée par Annie Kriegel, sur *Féminisme et syndicalisme : les institutrices de la Fédération unitaire de l'enseignement de 1919 à 1935*⁷. Entre l'histoire du féminisme et l'Université, la distance va s'atténuer mais le féminisme n'apparaît jamais comme seul objet de la recherche : son rapport avec le mouvement ouvrier, au sens large, restera longtemps un passage obligé, comme le note Françoise Picq, qui soutient une thèse d'État en 1979 sur la théorie du droit maternel dans le discours socialiste à la fin du XIX^e siècle.

Dans les universités françaises des années 1970 et du début des années 1980, où elles sont très minoritaires, des historiennes encouragent l'histoire sociale de la période contemporaine, autour du *Mouvement social* et du Maitron (le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*⁸) : Madeleine Rebérioux à Vincennes, Michelle Perrot à Jussieu et Rolande Trespé à Toulouse soutiennent les débuts de l'histoire des femmes et du féminisme⁹. C'est finalement chez Michelle Perrot que la sensibilité au féminisme s'affirme avec le plus de force et d'influence, à travers des choix d'objet et d'écriture, et des directions de travaux d'étudiant-e-s. Son nom est aujourd'hui le symbole de l'essor extraordinaire qu'a connu l'histoire des femmes en quarante ans¹⁰. C'est elle qui dirige la plupart des thèses sur l'histoire du féminisme, dans un environnement favorable, à l'université de Paris VII¹¹. Et ces thèses, de plus en plus, s'émancipent du passage obligé par le mouvement ouvrier. Citons Marie-Jo Bonnet, qui réalise le premier

7. La thèse n'est pas publiée ; elle est résumée dans : « Exemplarité et limites de la participation féminine à la vie syndicale : les institutrices de la CGTU », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet-septembre 1977.

8. Le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, sous la direction de Jean Maitron, puis de Claude Pennetier, représente 44 volumes parus entre 1964 et 1997 (plus de 100 000 notices) et 12 volumes pour la période 1940-1968, parus et en préparation (sous un titre légèrement modifié : *Dictionnaire biographique, mouvement ouvrier, mouvement social*), édités aux Éditions ouvrières devenues éditions de l'Atelier.

9. On a oublié aujourd'hui que Madeleine Rebérioux, active à la Ligue des Droits de l'homme, était sollicitée pour intervenir sur l'histoire des femmes et du féminisme, notamment au début des années 1980. Elle a par exemple co-dirigé *Les femmes en France dans une société d'inégalités*, un rapport commandé par Yvette Roudy et publié à la Documentation française en 1982 (Cf. fonds Roudy au CAF d'Angers). Quant à Rolande Trespé, elle encourage à Toulouse sa doctorante, Marie-France Brive, la première historienne ayant eu un poste officiellement dédié à l'histoire des femmes, et elle présidera un temps au CNRS l'action thématique programmée sur les femmes.

10. THÉBAUD F., *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS éditions, 2007.

11. BASCH F., BRUIT ZAIDMAN L., DENTAL M. et PICQ F. (dir.), *Vingt-cinq ans d'études féministes. L'expérience Jussieu*, Paris, université de Paris VII, Cahiers du CEDREF, 2004.

travail universitaire sur l'amour entre femmes¹², dans une optique féministe, celle d'une militante active au sein du MLF et du FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire). Citons aussi Laure Adler, future journaliste, future auteure à succès de biographies de femmes, qui publie sa thèse en 1979 : *À l'aube du féminisme : les premières journalistes (1830-1850)*. Le bilan biographique reste modeste. Il faut attendre 1981 pour découvrir Olympe de Gouges grâce à la biographie d'Olivier Blanc...

Comment définir le féminisme ? La diversité pose un véritable défi. Peut-on vraiment comparer des luttes qui se déroulent dans des contextes aussi différents que la Révolution française, la III^e République ou l'après-Mai 68 ? Spontanément, on désigne comme féministes des femmes rebelles, des originales, des aventurières. Leurs vies détachées des normes de leur temps fascinent les biographes et le public. Jean Chalon, journaliste au *Figaro*, révèle en 1976 Natalie Clifford-Barney, riche Américaine tenant salon sur la rive gauche, et menant une vie dédiée aux plaisirs saphiques¹³. En 1985, il biographie Alexandra David-Néel, la « femme aux semelles de vent », voyageuse et écrivaine, devenue une grande spécialiste de la culture tibétaine. Deux femmes qui sont à leur manière des icônes du féminisme sans s'être véritablement engagées dans un mouvement collectif. Assurément des « femmes exceptionnelles¹⁴ ».

À cette époque fondatrice pour le domaine qui nous intéresse, la biographie n'est pas – ou n'est plus – un genre noble mais reste un genre à succès : il « faut » avoir lu *Mémé Santerre* et *Une Soupe aux herbes sauvages*. Mais ces récits de vie, des journalistes tenant la plume, concernent d'anonymes femmes du peuple. Heureusement, il y a le Maitron, qui célèbre la multitude militante sans sacrifier la singularité individuelle. Ce dictionnaire montre tout l'intérêt d'avoir à portée de main des informations sûres et ordonnées sur les trajectoires militantes et incite à poursuivre l'enquête en réalisant des prosopographies. Le Maitron n'ignore pas les féministes, car nombre d'entre elles sont aussi investies dans les luttes de la gauche politique et syndicale. Leurs notices, rares au regard de la masse de l'ensemble, sont néanmoins longues et denses¹⁵. Mais il ne s'agit que de l'aile la plus radicale du mouvement. Cécile Brunschvicg par exemple, dirigeante de l'Union française pour le suffrage des femmes et secrétaire d'État dans le gouvernement de Front populaire, n'y figure pas. Le dictionnaire reflète l'état d'une recherche encore balbutiante sur les féministes, mais il ne prend pas véritablement la mesure de l'importance du féminisme, même « bourgeois » (qualificatif évidemment dépréciatif) comme mouvement social, politique et culturel. De plus, la multi-appartenance militante est presque générale pour les féministes.

12. BONNET M.-J., *Un choix sans équivoque. Recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes xvf-xx^e*, Paris, Denoël, 1981.

13. *Portrait d'une séductrice*, Paris, Stock, 1976.

14. PLANTÉ C., « Femmes exceptionnelles : des exceptions pour quelle règle ? », *Les Cahiers du Grif*, n° 37-38, printemps 1988, p. 91-111.

15. BARD C., « À la recherche des diversités féministes dans le *Dictionnaire* », in M. DREYFUS, C. PENNETIER et N. VIET-DEPAULE (dir.), *La Part des militants*, Paris, L'Atelier, 1996, p. 243-256.

Que retenir de cette phase initiale ? La dimension biographique n'est clairement pas au cœur des premières découvertes de l'histoire du féminisme. Et pourtant, elle est une manière privilégiée de transmettre l'histoire à un public large. L'exposition emblématique à cet égard est celle commandée par Yvette Roudy pour le 8 mars 1982, présentant les « 60 femmes qui ont fait l'histoire du féminisme ». De larges panneaux sont disposés gare Saint-Lazare. Le ministère des Droits de la femme, pour la première fois, conçoit une véritable « communication » en direction du grand public, fondée sur des éléments historiques ; outre cette exposition, des boîtes d'allumettes à l'effigie de féministes célèbres sont réalisées et des films documentaires sur des féministes sont diffusés à la télévision. Mais il faut attendre 1989 pour que la première demande de panthéonisation de féministe soit formulée : profitant de l'effervescence liée au bicentenaire de la Révolution française, l'historienne Catherine Marand-Fouquet met en avant la figure d'Olympe de Gouges, qui sera dédaignée par François Mitterrand¹⁶.

Les recherches sur les féministes françaises sont à peine plus avancées à l'étranger que dans l'hexagone même si les *women's studies* et les *feminist studies* sont un terrain fertile, aussi bien aux États-Unis qu'au Royaume-Uni, sans oublier l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Les féministes du XIX^e siècle sont mieux connues grâce à Patrick Kay Bidelman, *Pariahs stand up!* (une thèse soutenue aux États-Unis en 1975) et le livre de Claire Goldberg Moses sur le féminisme en France au XIX^e siècle (*French Feminism in the Nineteenth Century*), paru en 1984, fait référence. L'absence de traductions ne facilite toutefois pas l'utilisation en France de ces travaux anglophones. Citons, sans chercher l'exhaustivité, Karen Offen, Susan Grogan (Foley), Marilyn Boxer, Richard Evans, Louise Tilly, Olive Banks, Steven Hause, Ann Kenney...

Partout, le même tropisme : le mouvement ouvrier, ce paradigme qui règne en maître absolu, crée de larges zones d'invisibilité. Les féministes du passé passent au crible d'une grille de lecture forcément sélective. On retient pour la France le « rendez-vous manqué » entre féminisme et mouvement ouvrier. La lecture marxiste ne pousse pas aux questionnements biographiques, de même que l'ethos du mouvement ouvrier dont beaucoup d'historien(ne)s sont pénétré(e)s. Pour la nouvelle génération d'historien(ne)s investies dans le mouvement des femmes, cela reste assez vrai. Le collectif l'emporte. Dans les revues féministes des années 1970, il n'est pas rare de signer du seul prénom, comme le faisaient un siècle et demi plus tôt les saint-simoniennes. L'étude des « grands hommes » comme des « grandes femmes » est vue comme un type d'histoire démodé, révolu.

16. Catherine Marand-Fouquet en fait un premier commentaire dans « Olympe de Gouges au Panthéon », in É. VIENNOT (dir.), *La démocratie « à la française » ou les femmes indésirables*, Paris, Publications de l'université de Paris VII, 1996, p. 267-278.

L'essor biographique, du milieu des années 1980 aux années 2000

Mais à partir des années 1980, plusieurs facteurs se conjuguent pour donner une place plus grande à l'approche biographique. Ce tournant historiographique conduit à porter plus d'attention aux individus, aux acteurs, aux sujets¹⁷. La parution entre 1985 et 1987 de *l'Histoire de la vie privée* aide à problématiser des éléments qui auraient pu rester anecdotiques. Les dictionnaires biographiques de femmes se multiplient, indice de l'existence d'une demande : besoin de pionnières, intérêt pour les femmes dans la mémoire locale. Le Poitou, les Charentes, la Champagne, le Val de Loire, l'Alsace, le Nord découvrent « leurs » femmes, forcément « rebelles », « militantes », « lutteuses »... Une ville, Marseille, fait de même : *Marseillaises. Vingt-six siècles d'histoire* (1999).

Mais le vaste monde n'est pas ignoré pour autant : il regorge d'icônes de l'émancipation des femmes (alors que la France en a peu au xx^e siècle, si l'on excepte Simone de Beauvoir). *Le Dictionnaire universel des créatrices*, réalisé par les éditions des femmes, en témoigne¹⁸. S'opère une « glocalisation » de la sélection des femmes illustres, avec le soutien des institutions du féminisme d'État (le Service du droit des femmes, ses délégations régionales et ses chargées de missions départementales), qui peuvent financer des publications, des colloques, des expositions...

Le besoin d'exister dans la mémoire collective, en particulier dans la mémoire nationale, est en effet pressant ; les difficultés de la transmission aux plus jeunes préoccupent la génération MLF. Sans tambour ni trompette, un féminisme mémoriel se développe, qui exprime à sa manière le besoin de reconnaissance des militantes toujours vivantes et en activité¹⁹. La demande de parité dans les nominations au sein de l'ordre de la Légion d'honneur en témoigne. Indice d'un changement dans la perception féministe de la méritocratie, un dictionnaire des femmes prix Nobel est publié aux éditions des femmes en 1992²⁰. L'utilisation de plus en plus massive du témoignage encourage une vision biographique, et la mémoire, mieux préservée grâce à des collectes de sources orales, devient « devoir ».

Pour le sens commun, l'étiquette féministe reste assez floue et tend à qualifier toute attitude de révolte féminine. Les figures les plus connues – George Sand, Simone de Beauvoir... – sont des féministes atypiques. Accéder à la postérité suppose réunies plusieurs conditions. Le fait d'avoir écrit des mémoires est décisif. Ce n'est pas son activité suffragiste entre 1934 et 1936, aussi médiatique soit-elle, qui fait de Louise Weiss une féministe connue, mais bien ses *Mémoires d'une Européenne*, qu'elle commence à faire paraître à l'aube de sa quarantaine²¹.

17. Voir DOSSE F., *Le Pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005.

18. DIDIER B., FOUQUE A. et CALLE-GRUBER M. (dir.), *Le Dictionnaire universel des créatrices*, Paris, Des femmes, 2013, 3 volumes.

19. CHARPENEL M., « *Le privé est politique!* » : *sociologie des mémoires féministes en France*, thèse de science politique, IEP de Paris, 2014.

20. KERNER C. et CASANOVA N., *Des femmes prix Nobel. De Marie Curie à Aung San Suu Kyi 1903-1991*, trad. de l'allemand par N. Casanova, Paris, Des femmes, 1992.

21. BERTIN C., *Louise Weiss*, Paris, Albin Michel, 1999.

La poly-activité favorise la postérité. Ainsi Germaine Poinso-Chapuis, à laquelle un colloque est consacré en 1997, est non seulement une féministe qui est devenue la première femme ministre ; elle est aussi avocate, Marseillaise, résistante, démocrate-chrétienne et engagée dans la cause du handicap²².

La voie royale de la notoriété est littéraire. C'est le critère qui retient l'attention de l'historienne Mona Ozouf pour *Les mots des femmes : essai sur la singularité française* (1995). Dix femmes – M^{me} du Deffand, M^{me} de Charrière, M^{me} Roland, M^{me} de Staël, M^{me} de Rémusat, George Sand, Hubertine Auclert, Colette, Simone Weil, Simone de Beauvoir – sont choisies parce qu'elles « ont abondamment écrit sur la destinée féminine » et qu'elles ont frappé par leur voix « autonome ». « Toutes créatrices²³ », exceptionnelles et conscientes de l'être. « Le temps commence à passer où la parole anonyme et obscure paraissait plus lourde de sens que le témoignage éclatant²⁴ », remarque Mona Ozouf. Le rapport à l'écriture et à l'activité littéraire, mais aussi les relations mère-fille, l'éducation, la transmission de l'une à l'autre de ces femmes célèbres et leurs rencontres virtuelles, leur vécu du mariage, leur rapport à la religion, au temps sont autant de thèmes du livre.

Les usages des vies de féministes sont divers. Plus théorisé, et contemporain du succès de Mona Ozouf, *La Citoyenne paradoxale*, ouvrage de l'Américaine Joan Scott dont la définition du « genre » s'est partout imposée, considère les vies de féministes « comme des lieux – des sites ou des marques historiques – où se sont déroulées des confrontations politiques et culturelles décisives²⁵ ». Au-delà de la vie personnelle, il s'agit de retrouver des « sujets politiques » qui toutes, butent sur le paradoxe de l'universel et de la différence. Michèle Riot-Sarcey, dans sa thèse, *La Démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir 1830-1848*, s'oriente vers des sociobiographies pour des raisons proches, mais aussi parce que Jeanne Deroin, Désirée Véret et Eugénie Niboyet sont restées « silencieuses sur leurs vies privées ». Quand les sources le permettent, il est évident qu'une relecture des biographies au prisme du genre, et de sa performativité, est heuristique²⁶. Les féministes de la première vague biographiées ne le sont pas forcément à l'aune du « privé est politique ». Les liens peuvent être explorés, si c'est possible. Mais parfois, la biographie reste dans les limites de l'action publique ou de l'apport intellectuel, peut-être dans le souci de ne pas réduire comme c'est si souvent le cas la vie publique des femmes à leur vie privée²⁷. Il faut dire aussi que les archives ne sont pas toujours généreuses en informations sur l'intimité. L'identité de certaines militantes reste incomplète, d'où la présence dans cet ouvrage en lieu et place du prénom de titres de civilités « M^{me} » ou « M^{lle} », dont l'usage hier encore généralisé,

22. Association Les Femmes et la Ville sous la direction de KNIBIEHLER Y., *Germaine Poinso-Chapuis. Femme d'État*, Aix-en-Provence, Édisud, 1998.

23. OZOUF M., *Les Mots des femmes*, Paris, Fayard, 1995, p. 13.

24. *Idem*.

25. SCOTT J. W., *La citoyenne paradoxale. Les féministes françaises et les Droits de l'homme* [trad.], Paris, Albin Michel, 1998, p. 35.

26. C'est le cas de l'ouvrage collectif : MARGADANT J. B., *The New Biography. Performing Femininity in Nineteenth Century France* (2000) avec des articles sur Flora Tristan, Marguerite Durand et Nelly Roussel.

27. C'est le choix fait par Séverine Liatard pour *Colette Audry (1906-1990). Engagements et identités d'une intellectuelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2010.

y compris entre amies, devient étranger à nos pratiques courantes et nos sensibilités féministes contemporaines.

La vie personnelle des militantes est parfois déroutante d'austérité. Les féministes radicales telles que Hubertine Auclert, Louise Bodin, Madeleine Pelletier, Jeanne Mélin, Arria Ly, Nelly Roussel ou Gabrielle Petit ont plus de relief que les militantes modérées aux vies plus rangées²⁸.

Pour mieux comprendre les caractéristiques biographiques des militantes de la première vague, il faut attendre la maturation des recherches avec les thèses d'histoire, soutenues, pour la plupart, sous la direction de Michelle Perrot. Elles apportent une base solide sur la trame des événements, l'organisation, le répertoire d'action, les débats internes, les relations avec les partenaires, ou les rivalités avec d'autres causes, le rapport avec l'État et les institutions, les réseaux internationaux... Mais ce qui les caractérise sans doute le mieux est l'effort de contextualisation. La discontinuité du XIX^e siècle est frappante. Les années 1830, 1848 puis la Commune sont des « brèches » dans l'ordre politique, qui permettent l'expression fulgurante et fragile d'un féminisme audacieux, utopique, décalé... Mais pour la longue III^e République, c'est l'hétéronomie du féminisme qu'il faut mettre en avant. La sociologie du féminisme majoritaire rejoint celle des élites républicaines. Un féminisme-reflet, dont l'amplitude contestataire est limitée.

La démonstration par la prosopographie a commencé avec les thèses sur l'histoire du féminisme sous la III^e République, à partir de la fin des années 1980, qui comportent, dans leurs annexes, des dictionnaires biographiques avec de courtes notices. À ces ressources appartenant à la littérature grise, il faut ajouter le dictionnaire élaboré plus tard par Geneviève Pujol sur les féministes protestantes²⁹, celui d'Évelyne Diébolt sur les militantes des mouvements féminins³⁰. Des féministes sont aussi présentes dans le volume sur les femmes du *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, dirigé par Anne Cova et Bruno Dumons³¹ ainsi que dans le dictionnaire de Michèle Bitton dédié aux femmes juives³².

28. HAUSE S., *Hubertine Auclert. The French Suffragette*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1987; COSNIER C., *La bolchevique aux bijoux, Louise Bodin*, Paris, Horay, 1988; LAUDE M., *Une femme affranchie. Gabrielle Petit l'indomptable*, Paris, éditions du Monde libertaire, 2010; VAHÉ I., « Entre ombres et lumières, le parcours singulier d'une féministe pacifiste, Jeanne Mélin (1877-1964) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, [http://clio.revues.org/4502] (consulté le 6 février 2015); GORDON F., *The Integral Feminist, Madeleine Pelletier, 1874-1939: Feminism, Socialism and Medicine*, Londres, Polity Press, 1990; BARD C. (dir.), *Madeleine Pelletier (1874-1939). Logique et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Paris, Côté-Femmes, 1992; et, sur Arria Ly, MANSKER A. N., « *The Pistol Virgin* : *Feminism, Sexuality, and Honor in Belle Époque France*, thèse d'histoire, Los Angeles, University of California, 2003; ACCAMPO E., *Blessed Motherhood. Bitter Fruit. Nelly Roussel and the Politics of Female Pain in Third Republic France*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2006.

29. PUJOL G., *Un féminisme sous tutelle : les protestantes françaises 1810-1960*, Paris, éditions de Paris, 2003.

30. DIÉBOLT É. (dir.), *Dictionnaire biographique. Militer au XX^e siècle. Femmes, Féminismes, Églises et sociétés*, Paris, Michel Houdiard, 2009.

31. COVA A. et DUMONS B. (dir.), *Destins de femmes. Religion, culture et société XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Letouzey et Ané, 2010.

32. BITTON M., *Présences féminines juives en France XIX^e-XX^e siècle. Cent itinéraires*, Pertuis, 2M éditions, 2002 et son actualisation *110 femmes juives qui ont marqué la France XIX^e et XX^e siècles*, Nantes, Normant, 2014.

Mémoire faible, histoire forte ? La deuxième vie de la première vague

La première vague du féminisme appartient à un temps déjà lointain, la distance ne se comptant pas seulement en nombre d'années mais aussi en intensité dans l'accélération de l'histoire comme de l'oubli. Dans un ordre chronologique sans doute curieux, l'histoire a précédé la mémoire pour les féministes, dont l'engagement dans des luttes mémorielles est récent. On a même pu se demander si la mémoire du féminisme n'était pas morte, tout simplement. Sur le féminisme de la première vague, il y a peu de transmission et peu de témoignages. Y aurait-il, par delà la distance temporelle qui l'explique, un trait structurel propre au féminisme et trans-vagues : une difficulté à transmettre dont on peut se demander si elle résulte de causes internes ou externes ?

Pour la première vague en tout cas, comprendre la faiblesse de la mémoire suppose de s'interroger sur la défaite des « vaincues de l'an 40³³ » qui ont assisté à l'effondrement de ce pour quoi elles se battaient, une république démocratique et sociale intégrant les femmes à égalité avec les hommes. À la Libération, on voudra tourner la page douloureuse de la III^e République. Les circonstances de l'obtention du droit de vote, en 1944, priveront les féministes du bénéfice de la gratitude publique.

La plupart des féministes réunies dans ce volume ont été oubliées... Qui connaît Georges Lhermitte, pourtant président d'une importante association féministe à la fin des années 1930 ? Karen Offen s'indigne : comment a-t-on pu oublier une féministe aussi considérable que Ghénia Avril de Sainte-Croix ? Les moins oubliées sont les plus radicales : les talents diplomatiques ou logistiques nécessaires au développement d'une association sont assez peu valorisés. La prime va aussi, on l'a vu, aux intellectuelles, plus généralement à celles qui ont écrit.

Il ne faut pas désespérer du présent. Dans les années 2000, plusieurs groupes féministes sans se concerter ont en même temps lancé des initiatives de féminisation pour obtenir plus de mixité onomastique³⁴. Les noms de rues féminins ne représentent jamais plus de 5 % de l'ensemble. Dans l'offre actuelle de noms de femmes à célébrer, les féministes sont plutôt bien placées. Combien improbables étaient encore, il y a une dizaine d'années, le « rond-point Madeleine Pelletier » (Toulouse), la place (Paris) et les rues Cécile Brunschvicg (Cuincy dans le Nord, Rennes, Toulouse). La justice mémorielle est tardive, mais elle passe... De nouvelles générations découvrent la première vague dans les universités, et désormais, il est possible de consacrer une thèse à une figure du féminisme, ce qui a permis de mieux connaître Colette Audry, Andrée Viollis, Jeanne Mélin ou encore Cécile Brunschvicg³⁵...

33. BARD C., « Les vaincues de l'an 40 », in É. MORIN-ROTUREAU (dir.), *Les Françaises au cœur de la guerre*, Paris, Autrement/ministère de la Défense, 2014, p. 7-11.

34. Collectif., *Paris. Aux noms des femmes*, Paris, Descartes & C^{ie}, 2005 et COSNIER C. et DANTEC D., *Parcours de femmes à Rennes*, Rennes, Apogée, 2001.

35. FORMAGLIO C., « *Féministe d'abord* » : *Cécile Brunschvicg (1877-1946)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2014 ; VAHÉ I., *Jeanne Mélin (1877-1964), un parcours*

La deuxième vie de la première vague suppose un meilleur accès aux sources documentaires, qui doivent être préservées. Depuis la création de l'association Archives du féminisme en 2000 et du Centre des archives du féminisme à Angers l'année suivante, de nouveaux fonds d'archives sont devenus accessibles et facilitent la reconstitution d'un certain nombre de vies militantes³⁶. Plusieurs des biographies réunies dans ce volume en témoignent, et tout particulièrement celle de Cécile Brunschvicg, dont les archives sont revenues de Moscou après avoir été volées par les nazis en 1940. Les archives du Conseil national des femmes françaises, qui réunit l'état-major du féminisme réformiste, le fonds Marie Bonneval, ou encore le fonds Laure Beddouckh (suffragiste marseillaise et amie de Cécile Brunschvicg) rendent possibles de nouvelles recherches. Au Centre des archives du féminisme, le fonds Marie-Josèphe Réchard (1895-1986), présidente du groupe de Niort (Deux-Sèvres) de l'Union française pour le suffrage des femmes, révèle ainsi un profil un peu décalé par rapport à celui des militantes parisiennes, celui d'une mère de huit enfants connue pour être une fervente catholique³⁷.

Les mots pour les dire : féministes, pionnières, rebelles, militantes

Féministes. Plusieurs pièges sont à éviter avant de tenter une définition. Il faut s'interdire l'anachronisme d'abord, mais aussi le subjectivisme, prendre en compte la diversité des féminismes, ne pas privilégier un type de féminisme au détriment d'un autre, considérer avec la plus grande attention l'autodéfinition des actrices/acteurs de l'émancipation des femmes, apprendre à reconnaître les pseudo féminismes. L'opération est donc difficile. Elle se fait en tenant compte du lieu, du moment, du contexte, des circonstances d'énonciation... Sous la III^e République, la presse et les productions des groupes féministes (le premier groupe « féministe » date de 1892) permettent de trouver les identifiants les plus récurrents, qui évoluent au fil des ans. La protestation contre la position inférieure des femmes dans la société réunit les féministes, qui vont pousser plus ou moins loin la revendication de l'égalité des droits et envisager diversement le « rôle de la femme ».

singulier dans la mouvance féministe et pacifiste en France au XX^e siècle, thèse d'histoire (inérite), sous la direction de Yannick Ripa, université Paris VIII, 2004; RENOULT A., *Andrée Viollis (1870-1950) : journalisme et engagement*, thèse d'histoire, sous la direction de Jean-François Sirinelli, 2012; la thèse, dont la publication a déjà été citée de Séverine Liatard sur *Colette Audry (1906-1990) : une femme intellectuelle au XX^e siècle : engagements et identités* (sous la direction de Pascal Ory, université de Paris I, 2007). Les masters sont naturellement plus nombreux à être consacrés à des biographies de féministes. Plusieurs biographies ont été remarquées par des prix et publiées : Marie-Thérèse Eyquem (prix Maitron), Jeanne Alexandre (prix Mnémosyne), Andrée Viollis (prix Mnémosyne).

36. GRAILLES B., « Collecter et rendre visible les archives du féminisme : une action en réseaux », *La Gazette des archives*, n° 221, 2011, p. 173-185 et « Les raisons du don. L'exemple du Centre des archives du féminisme (2001-2010) », in Ch. BARD (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 43-58.

37. Voir la présentation de ce fonds et son inventaire sur le site de la bibliothèque universitaire d'Angers, et la notice rédigée par Hélène Rebours dans le *Dictionnaire des féministes de la Révolution à nos jours*, à paraître aux PUF.

Sans qu'il y ait pour le moment encore à ce sujet une réflexion historique globale, la pertinence même de l'étiquette féministe est interrogée ici ou là à travers, parfois, des exemples biographiques précis. La discontinuité même de l'histoire du féminisme, à l'image de la variété des contextes sociopolitiques, oblige à définir avec souplesse la cause des femmes : Alice Primi, dans sa thèse sur des femmes françaises et allemandes engagées pour le progrès, dans les années 1860-1880, plaide en ce sens³⁸. Dans ce volume, un cas intéressant est présenté par Anne R. Epstein, celui d'Anna Lampérière, intellectuelle qui situe dans le courant du solidarisme son engagement public et qui se veut « pro-femme », sans rejoindre pour autant les féministes, et en attaquant même tout le pan des droits des femmes concernant le travail. Enfin, l'engagement politique féminin présente une interface avec le féminisme, surtout quand il se fait pacifiste et antifasciste. Siân Reynolds le rappelle, indiquant en même temps que cette confusion est aussi rivalité. On a oublié aujourd'hui à quel point le pacifisme s'est confondu avec le féminisme. L'expérience de la guerre a joué en ce sens (Alison Fell, sur Germaine Malaterre-Sellier), mais aussi des parcours de vie propices à l'ouverture internationale (Karen Offen sur Ghénia Avril de Sainte-Croix) et internationaliste (Jean Elisabeth Pedersen sur Marya Chéliga). Si nous gardons pour toutes ces femmes, de sensibilités différentes, l'étiquette féministe, malgré son flou, nous ne récusons pas l'« espace de la cause des femmes³⁹ », que propose Laure Bereni dans sa thèse sur les militantes de la parité dans les années 1990.

Pionnières? Pionnières reste un mot-clé de la transmission au grand public de l'histoire des femmes. Féministe et historienne, Xavière Gautier, dans *Pionnières de 1900 à nos jours. Elles ont changé le monde* (2010), présente 375 femmes réparties par domaine d'activité et donne une large place aux « militantes ». On continue à qualifier ainsi certaines féministes, telle la pédagogue Marie Souvestre⁴⁰. Pourtant, toutes les féministes ne sont pas des pionnières et il serait dommage de galvauder ce mot. Dans le corpus de ce volume, il est tentant de le réserver à Hubertine Auclert. Sous la plume d'Édith Taïeb, les ruptures qui caractérisent sa trajectoire militante dans ses objectifs (le suffrage comme priorité) et ses méthodes (l'action directe) donnent la mesure de son statut particulier dans l'histoire du féminisme.

Rebelles? Le qualificatif si spontanément associé au féminisme, mérite lui aussi une petite pause réflexive⁴¹. Flou, associé aujourd'hui à une positivité romantique et sympathique, il n'a pas vraiment de plus-value pour l'histoire

38. PRIMI A., *Femmes de progrès. Françaises et Allemandes engagées dans leur siècle 1848-1870*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2010.

39. BERENI L., *De la cause à la loi. Les mobilisations pour la parité politique en France (1992-2000)*, thèse de science politique, université de Paris I, 2007, désormais publiée : *La bataille de la parité. Mobilisations pour la féminisation du pouvoir*, Paris, Economica, 2015.

40. STEEL D., *Marie Souvestre 1835-1905. Pédagogue pionnière et féministe*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2014.

41. BARD C., « Les féministes : rebelles, forcément rebelles ? », journée d'études Les Rebelles, « observatoires » de la construction des normes culturelles et sociales (xix^e siècle à nos jours), organisée par Stéphanie Saugey, CETHIS (université de Tours), Blois, 10 octobre 2014.

du féminisme. Toutes les féministes ne sont pas des rebelles, ni dans leur vie privée, ni dans leur vie publique. Leurs vies paraissent en effet bien sages, si on les compare aux voyageuses, aux exploratrices ou aux championnes qui incarnent alors l'extension de la liberté des femmes⁴². À rebours des idées préconçues, nous découvrons par exemple des féministes qui conjuguent foi religieuse et droits des femmes, comme le montrent les articles de Catherine Pujol, de Gabrielle Cadier-Rey, de Sandrine Roll et d'Alison Fell.

Toutes sont des *révoltées*. Elles s'insurgent contre l'injustice sociale et veulent agir, concrètement. Les modalités de ces engagements réformistes sont examinées dans ce volume. On mesure l'acuité des questions liées au travail des femmes, et l'importance de leur apport intellectuel : leur engagement relève du militantisme d'expertise (Françoise Thébaud sur Marguerite Thibert, Colette Avrane sur Jeanne Bouvier, Cécile Formaglio sur Cécile Brunschvicg, Sandrine Roll sur Gabrielle Duchêne et Henriette Brunhes, Christine Machiels sur Marcelle Legrand-Falco). Ces engagements ne sont pas seulement des engagements de « bourgeois ». Linda Clark montre quel vivier le milieu des femmes exerçant des métiers qualifiés représente pour la cause féministe, qui se vit aussi dans l'investissement professionnel et l'assouvissement de légitimes ambitions ; Felicia Gordon le montre à travers la belle carrière de la psychiatre Constance Pascal.

Femmes? En miroir d'un mouvement aussi centré sur les femmes que le MLF, la mémoire des hommes féministes pose un problème délicat. Ils sont souvent oubliés. On sait bien sûr aussi qu'au sein même des mouvements militants pour l'émancipation des femmes, la domination masculine s'exprime⁴³. L'exemple le plus éclatant pour la première vague est certainement celui de Léon Richer, « père du féminisme français ». Il fonde la revue *Le Droit des femmes* (1869) et crée l'Association pour le droit des femmes (1870). L'apport de ce militant républicain, libre penseur, franc-maçon, est considérable, mais ses contemporaines lui reprochent sa propension à vouloir tout régenter, en se mettant en avant. Pour les hommes, le féminisme est rarement un engagement exclusif, c'est aussi une des raisons de leur sous-estimation dans l'historiographie et la mémoire. Pensons par exemple à Paul Robin, fondateur du néo-malthusianisme en France et expérimentateur audacieux de la mixité scolaire⁴⁴. C'est un militant moins connu, plus typique de la première vague, que présente ici Alban Jacquemart, dont la thèse, *Les hommes dans les mouvements féministes français (1870-2010). Sociologie d'un engagement improbable*, répare la sous-estimation de la contribution des hommes au féminisme⁴⁵. Sur la franc-maçonnerie, souvent accusée d'avoir freiné

42. BOULAIN V., *Femmes en aventure. De la voyageuse à la sportive (1850-1936)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

43. ROUX P. et FILLIEULE O. (dir.), *Le Sexe du militantisme*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.

44. DEMEULENAERE-DOUYÈRE C., *Paul Robin (1837-1912). Un militant de la liberté et du bonheur*, Paris, Publisud, 1994.

45. Cette thèse de sociologie sous la direction de Rose-Marie Lagrave soutenue à l'EHESS en 2011 a été éditée : *Les Hommes dans les mouvements féministes. Socio-histoire d'un engagement improbable*, préface d'Olivier Fillieule, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2015. Le colloque organisé par l'institut Émilie du Châtelet à Paris en 2010 a également été publié : ROCHEFORT F. et VIENNOT É. (dir.), *L'Engagement des hommes pour l'égalité des sexes (XIV^e-XXI^e siècle)*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2013.

l'émancipation féminine au nom de la défense de la laïcité et d'un plus inavouable goût de l'entre-soi masculin, Jean-Pierre Bacot apporte dans ce volume une mise au point. Les « frères » du Grand-Orient de France sont en réalité très partagés⁴⁶. Pour rendre compte de la présence des hommes parmi les féministes de la III^e République, Laurence Klejman et Florence Rochefort, adoptant une pratique qui n'était pas rare à l'époque qu'elles étudiaient, utilisent dans leur thèse un masculin pluriel pour « féministes⁴⁷ ». Elles n'ont pas fait école; mais, si nous continuons ici à employer le féminin pluriel pour une majorité féminine, nous voulons aussi attirer l'attention sur la mixité du féminisme, spécialement sous la III^e République.

Les années 1900-1940 de la première vague

Les biographies, on le sait bien, sont souvent un moyen et non une fin, une manière d'approfondir telle ou telle facette de l'histoire : ici, les transformations du travail féminin ou les luttes pour la paix, par exemple. Ce qui n'empêche pas d'aller chercher dans la trame des vies ce qui a pu accrocher le militantisme. On en trouve les origines dans les familles, soit parce qu'il y règne une injustice révoltante à l'égard des filles, soit au contraire parce qu'elles créent des conditions favorables à leur épanouissement et leur transmettent le goût de la liberté. Même les sociabilités traditionnelles, religieuses, philanthropiques, peuvent conduire au féminisme, à partir du début du xx^e siècle. On trouvera aussi dans cet ouvrage des féministes-actrices de la vie politique, médiatique et culturelle. La cause des femmes est pour elles indissociable du progrès social, de la démocratie, de la paix dans le monde. La dimension spirituelle et morale de leur combat est très présente. Elle se manifeste dans une sorte de foi laïque comme elle peut aussi venir travailler de l'intérieur les religions. Quelques idées reçues, issues des représentations antiféministes ou des projections féministes contemporaines, seront mises à mal. Sans doute est-il nécessaire de rappeler que les féminismes du début du xx^e siècle ont leur particularité. Ils ne correspondent pas aux débuts du mouvement, tel que Laurence Klejman et Florence Rochefort l'ont défini avec rigueur : un mouvement fort d'associations et de journaux, pérenne, avec pour objectif l'extension des droits des femmes. Ce mouvement se constitue dans l'opposition républicaine au Second-Empire et se développe au début de la III^e République; il est marqué par l'influence de Maria Deraismes (1828-1894) et par la marginalisation de féministes révolutionnaires qui ont participé à la Commune (Louise Michel, André Léo⁴⁸, entre

46. Ce débat ne peut ignorer le développement de la franc-maçonnerie mixte et féminine : cf. *Les Femmes et la franc-maçonnerie. Des Lumières à nos jours, t. xx^e et xx^e siècles*, dossier édité par Cécile Révauger et Jacques Ch. Lemaire, *La pensée et les hommes*, n° 86-87, 2012.

47. KLEJMAN L et ROCHEFORT F., *L'égalité en marche. Le féminisme sous la III^e République*, Paris, Presses de la FNSP/Des femmes, 1989.

48. CHAUVAUD F., DUBASQUE F., ROSSIGNOL P. et VIBRAC L. (dir.), *Les Vies d'André Léo. Romancière, féministe et communarde*, préface de M. Perrot, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2015. Ou encore SCHKOLNYK C., *Victoire Tinayre, 1831-1895. Du socialisme utopique au positivisme prolétaire*, Paris, L'Harmattan, 1997.

autres). Hubertine Auclert (1848-1914) est la première militante à se définir avec le qualificatif de féministe (1882) et à considérer comme une priorité l'égalité des droits politiques. Elle inaugure un combat suffragiste qui ne convainc que tardivement les féministes françaises. Significative est la date de 1909 qui voit se constituer l'Union française pour le suffrage des femmes. Les biographies qui suivent se situent pour la moitié d'entre elles à la « Belle Époque » du féminisme : entre 1900 et 1914, la mobilisation va crescendo, avec un soutien de plus en plus marqué de l'opinion publique et d'une partie des parlementaires. Sous l'égide de la loi de 1901, les partis politiques s'organisent, à l'instar du féminisme (parfois qualifié de « parti »). Dès 1901, un Conseil national des femmes françaises (CNFF) se forme, sous la direction d'Isabelle Bogelot, réunissant deux courants du militantisme féminin, philanthropique et féministe : le Congrès des œuvres et institutions féminines (Sarah Monod, Ghénia Avril de Sainte-Croix, Julie Siegfried) et le Congrès international de la condition et des droits de la femme (Marie Bonneval, Maria Pognon). Il restera la force structurante du féminisme majoritaire, mais sans parvenir à rassembler toutes les sensibilités féministes. À sa gauche se situe un féminisme plus radical, à la fois indépendant et relié à l'anticléricalisme, à l'antimilitarisme, au néo-malthusianisme, aux partis de gauche, à la CGT... Madeleine Pelletier et Nelly Roussel en sont deux figures phares. Les divisions du mouvement pendant la guerre puis dans l'après-guerre vont rigidifier la partition entre réformistes et radicales. Les réformistes restent en position dominante. Elles ont perdu une des leurs, Gabrielle Duchêne, exclue du CNFF en 1915 en raison de son pacifisme. C'est Cécile Brunschvicg qui la remplace à la tête de la section travail. Les équilibres n'en ont pas été vraiment modifiés. Les féministes pacifistes internationalistes sont minoritaires en 1914-1918 et le restent. Les réformistes ont défendu la « guerre du droit ». Cette expérience de la participation à l'Union sacrée influence leur orientation, dans un sens prudent et modéré, à distance des militantes qui, elles, vont choisir de cheminer avec le jeune parti communiste et construire de nouvelles associations dans un esprit internationaliste : la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté (Gabrielle Duchêne) puis le Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme⁴⁹.

Il n'est pas juste historiquement de parler de déclin du féminisme entre 1918 et 1939. Le féminisme gagne alors en légitimité à droite (création de l'Union nationale pour le vote des femmes, en 1920). Il influence – sans vaincre toutes leurs résistances – les femmes catholiques de l'Union féminine civique et sociale, créée en 1925⁵⁰. Le suffrage féminin est plus que jamais, dans l'entre-deux-guerres, un combat essentiel pour des militantes qui doivent surmonter de multiples déceptions⁵¹. Et le féminisme ne se limite pas à la conquête du bulletin

49. SHARP I. et STIBBE M. (dir.), *Aftermaths of War. Women's Movements and Female Activists 1918-1923*, Leiden/Boston, Brill, 2011.

50. COVA A., « *Au service de l'Église, de la patrie et de la famille* ». *Femmes catholiques et maternité sous la III^e République*, Paris, L'Harmattan, 2000 et DONEAUD T. et GUÉRIN C., *Les Femmes agissent, le monde change : histoire inédite de l'Union féminine civique et sociale*, Paris, Cerf, 2005.

51. Deux thèses sur ce sujet : BOUGLÉ-MOALIC A.-S., *Le Vote des Françaises. Cent ans de débats 1848-1944*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2012 et SMITH P., *Feminism*

de vote. Il veut la réforme du Code Napoléon afin que les femmes cessent d'être mineures comme épouses et mères, s'oppose à la prostitution réglementée, conteste la double morale, défend le droit des femmes au travail et à l'égalité de traitement (à travail égal, salaire égal), s'intéresse à l'éducation, à la culture, à la paix, à l'hygiène, à la santé, à l'enfance... Les victoires ne sont certes pas spectaculaires, mais les féministes sont-elles responsables de ce bilan décevant ?

Sensibles à la politique des petits pas, les féministes de la première vague ont aussi, avec leurs alliés et dans des circonstances parfois propices, gagné pour les femmes quelques droits et contribué à une évolution des mœurs, à une modernisation protéiforme. Elles obtiennent la liberté de disposer de son salaire (1907), le droit de la femme mariée à conserver sa nationalité (1927), l'ouverture aux femmes de la profession d'avocat (1900), l'unification des programmes du baccalauréat pour les deux sexes (1924), la nomination de femmes au gouvernement (1936), le congé de maternité mais sans traitement (1909), sa prise en charge par les assurances sociales⁵² (1930)... Il est impossible ici de citer tous ces acquis, des lois pour l'essentiel car la première vague conçoit la cause des femmes comme une lutte pour l'obtention de droits. Mais le féminisme aura aussi eu une influence culturelle incontestable, dont témoignent d'innombrables productions artistiques ou pratiques nouvelles, qu'il s'agisse des loisirs, des activités physiques et sportives, des manières de s'habiller, de circuler dans l'espace public et de voyager, de vivre sa vie intime et familiale... Liste non close⁵³.

Cette influence est suffisamment forte pour activer l'hostilité des forces conservatrices et réactionnaires, dont on ne doit pas sous-estimer l'importance, y compris du côté des femmes. Songeons aux centaines de milliers de femmes catholiques actives au sein de la Ligue des femmes françaises, de la Ligue patriotique des Françaises, puis de l'Action catholique générale féminine, qui est la plus grande organisation de femmes en France. L'antifascisme, et l'ultrapacifisme pour certaines, captent l'énergie des féministes, en particulier des plus jeunes⁵⁴. Toutes subissent une défaite, tragique. Avec la République, qui disparaît le 10 juillet 1940 (vote des pleins pouvoirs au maréchal Pétain), les féministes républicaines se retirent de la scène publique. La lutte se déroule désormais à un autre niveau entre celles et ceux qui défendent les principes de liberté, de justice, l'humanisme – dans lequel se fonde le féminisme – et celles et ceux qui défendent les « doctrines totalitaires⁵⁵ ». Elle va se prolonger pour certaines dans la résistance. La participation active des femmes dans la résistance fera oublier la participation active des femmes à la collaboration, et la Libération

and the Third Republic. Women's Political and Civil Rights in France 1918-1940, Oxford, Clarendon Press, 1999.

52. COVA A., *Maternité et droits des femmes en France, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Anthropos, 1997.

53. REYNOLDS S., *France between the Wars: Gender and Politics*, Londres/New York, Routledge, 1996 et BARD C., *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2003.

54. BARD C., « Le dilemme des féministes françaises face au nazisme et à la menace de guerre (1933-1940) », in L. KANDEL (dir.), *Féminismes et nazisme*, Paris, Publications de l'université Paris VII Denis Diderot, 1997, p. 148-160.

55. Rapport moral de l'Union française pour le suffrage des femmes, *La Française*, 4-11 février 1939, cité dans BARD C., *Les filles de Marianne*, Paris, Fayard, 1995, p. 437.

consacrera, enfin, la revendication la plus emblématique de la première vague : l'égalité des droits politiques. Cécile Brunschvicg, Gabrielle Duchêne, Marcelle Legrand-Falco, et bien d'autres connaîtront cette joie. Est-ce la fin de la première vague ? Sans doute si l'on considère qu'un cycle de mobilisation autour du droit de vote se clôt, faisant disparaître des associations et des journaux. Pourtant... Le CNFF, si représentatif du féminisme réformiste continue, avec la même présidente qu'avant-guerre. La Ligue du droit des femmes également, avec Andrée Lehmann. L'énergique Marcelle Legrand-Falco ne cède sa place de secrétaire générale de l'Union temporaire contre la prostitution réglementée qu'en 1976 : elle a alors 96 ans. La première vague ne vit-elle pas toujours aujourd'hui, discrètement, à l'ombre des radicales, dans des associations nées au début du siècle ? Soroptimistes, Femmes diplômées des universités, CNFF, Association des femmes médecins, pour n'en citer que quelques-unes. La deuxième vague l'a rendue moins visible, de même que la guerre froide entre femmes catholiques et femmes communistes, dans les années 1945-1970, le « creux de la vague » étudié par Sylvie Chaperon⁵⁶.

La périodisation (généralement par vagues⁵⁷) et le classement des courants féministes sont des questions qui se posent aussi à l'échelle internationale. La comparaison fait apparaître de nombreuses similitudes, qui l'emportent de loin sur les singularités⁵⁸. Les féministes françaises dont il question ici ont d'ailleurs noué d'étroites relations avec leurs « sœurs » d'autres pays et appris à conjuguer leur sentiment d'appartenance nationale et leur conscience d'être citoyennes du monde. Internationales pour l'envergure de leur action⁵⁹, qu'il s'agisse des congrès des associations telles que le Conseil international des femmes ou l'Association internationale pour le suffrage des femmes, ou du lobbying auprès des organisations supranationales (la Société des Nations), elles ne sont pas pour autant internationalistes, qualificatif que l'on réserve aux féministes qui s'inscrivent dans le courant internationaliste révolutionnaire, ou alors, il serait nécessaire de préciser que leur internationalisme est institutionnel, qu'il prône la coopération entre États-nations dans le cadre d'une régulation supranationale.

56. *Les années Beauvoir (1945-1970)*, Paris, Fayard, 2000. Sylvie Chaperon montre également que la deuxième vague, rendue très visible par le MLF en 1970, se prépare pendant la décennie précédente (« La radicalisation des mouvements féminins français de 1960 à 1970 », *Vingtième Siècle*, n° 48, octobre-décembre 1995, p. 61-74).

57. Une vague est un cycle de mobilisation militante, sur plusieurs décennies, qui correspond à une orientation, un répertoire d'action et un contexte spécifiques. La métaphore, ancienne, est contestée. Elle ne serait pas assez universelle (la périodisation serait celle des pays occidentaux) et ne prend pas en compte le « féminisme » antérieur au XIX^e siècle. Karen Offen préfère utiliser une métaphore géologique en parlant d'irruptions volcaniques, le féminisme étant « comme une forme menaçante et insaisissable de mécontentement, qui ne cesse de s'attaquer aux points faibles des couches de sédiments accumulés qui forment la cuirasse du patriarcat, le vernis institutionnel des sociétés organisées (et réussit parfois à se frayer un chemin au travers) » (OFFEN K. *Les féminismes en Europe 1700-1950*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2012, p. 56).

58. Cf. par exemple JACQUES C., *Les Féministes belges et les luttes pour l'égalité politique et économique 1918-1968*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2013 (issu d'une thèse d'histoire en cotutelle ULB/université d'Angers, 2008).

59. RUPP L. J., *Worlds of Women: The Making of an International Women's Movement*, Princeton, Princeton University Press, 1997. Et OFFEN K. (dir.), *Globalizing Feminisms 1789-1945*, Londres/New York, Routledge, 2010.

Les féministes réformistes françaises font preuve d'un patriotisme constant. Elles défendent les intérêts de leur pays tels que les gouvernements successifs les définissent, peu ou prou, se montrant par exemple incapables de dénoncer la colonisation et ses effets en Afrique du Nord, en Afrique subsaharienne, en Asie, au Moyen-Orient... Elles participent, avec les États généraux du féminisme sur les colonies, en 1931, à la célébration de l'Empire, tout en espérant une amélioration des conditions de vie des « indigènes ». Si la sororité ne fonctionne pas entre le nord et le sud, en revanche, elle se construit entre féministes des pays occidentaux partageant le même idéal démocratique. Les deux conflits mondiaux renforcent la chez elle la conscience d'intérêts communs à défendre. La leçon qu'elles tirent de leur expérience d'entre-deux-guerres est résumée dans un message de la féministe britannique Margery Corbett Ashby (1882-1981), présidente de l'Association internationale pour le suffrage des femmes, un message publié par *La Française* le 10 février 1939 :

« Le temps est passé où les femmes pouvaient lutter pour réclamer leur place dans un monde qui, bien qu'imparfait, offrait cependant des possibilités de développement, de justice... Le temps est venu où les femmes doivent lutter pour la survivance des principes fondamentaux qui sont à la base même de leur mouvement... où elles doivent se consacrer à défendre un système qui permettra à l'humanité de s'engager sur le chemin d'une plus grande liberté, d'une paix réelle, d'une prospérité universelle. »